

des conséquences qu'elles ne peuvent pas prévoir.

On a répété depuis longtemps que le vrai pouvait dépasser le vraisemblable ; on peut dire maintenant, et d'après l'observation, que la réalité dépasse les inventions imaginaires.

Pour des raisons que l'on peut facilement apprécier, les romanciers commencent à être un peu usés, sur l'article du crime. Un auteur qui fabrique ses volumes à la livre, et qui aspire constamment après l'émotion ne peut pas toujours trouver du neuf.

D'abord, les romanciers ne sont pas généralement des assassins de profession ; ils ne peuvent travailler dans cette spécialité que par un travail d'imagination spécial et assez considérable.

Les ressources sont limitées, et on comprend que les auteurs se répètent de temps à autre.

L'antiquité et le moyen-âge nous ont gâté là-dessus. Cléopâtre se suicidant par la piqure d'un aspic ; les inventeurs de la poudre de succession, ces poisons subtils, au moyen desquels on empoisonnait une moitié d'orange, en mangeant l'autre en toute sécurité de conscience, cela tient du prodige.

De nos jours, on a vu un magistrat faire pendant des années des expériences sur la nicotine, on a vu des médecins inventer de nouvelles compositions toxiques en vue de crime. Dans les romans, on ne trouve rien d'aussi varié ni d'aussi excentrique.

On s'étonne, et à bon droit, que si peu d'assassins échappent à la condamnation ; la raison, c'est qu'ils ont tous le même système. Un policier tant soit peu habile va de suite, les yeux fermés, à la preuve du crime.

Tous les empoisonnements se font encore à l'arsenic ou à la strychnine ; le premier expert venu peut en trouver immédiatement les traces.

La digitaline même, dont les effets sont plus difficiles à constater, malgré l'inauguration qu'en a faite le Dr Lapommeraye, n'est guère employée ; on n'en trouve aucune mention dans les romans, et le public ordinaire est ignorant de ses propriétés stupéfiantes.

Les empoisonneurs ne sont pas, en général, des savants, et la lecture des journaux ou des romans leur est plus familière que celles des ouvrages de chimie médicale.

On n'invente pas de nouveau meurtre ; il n'y a pas d'occupation où il y ait plus d'esprit de routine.

S'il en était autrement, la vie de chacun ne serait suspendue qu'à un cheveu. C'est une preuve de plus qu'il y a encore une Providence qui protège les innocents contre les criminels.

Les romanciers, néanmoins, ont parfois été d'une grande force, mais ils sont rares. Aucun n'a dépassé le *Juif Errant*. Utiliser les sentiments les plus intimes, les plus honnêtes, les plus louables, le dévouement, l'amour, la charité, pour en faire autant d'engins de mort et de perdition, c'est un immense succès d'invention.

Les modernes sont restés à cent coudées au-dessous de cette création.

Feuillet, dans *Julia de Trévère*, a trouvé un dénouement assez nouveau : l'héroïne se suicide en face de son mari qui ne veut pas la sauver, et de l'autre qui ne peut pas, crainte de faire de la peine au mari.

Dans *Les Espions*, de Boisgobey, on fait sauter tous les coupables à la fois. C'est un procédé expéditif pour l'auteur qui n'est pas obligé d'aller plus loin.

C'est étonnant comme les romanciers ont pris cette habitude de travailler au jour le jour. Ils s'en vont à l'aventure, entassant les détails sur les détails, Pélion sur Ossa, jusqu'à ce que l'éditeur leur dise qu'il en a assez. Du coup, dans un seul chapitre, tout le monde est lancé dans l'éternité, excepté l'auteur, qui est prêt à recommencer une pareille expédition, sur le papier.

On observe la même lassitude dans le *Crime de l'Opéra*, dans les *Filles de Bronze*, dans la *Chiffarde*, dans la plupart des machines montées à si grands renforts d'imagination, par Ponson du Terrail.

L'esprit d'imitation, résultat d'un fait frappant et profondément gravé dans l'imagination, s'est manifesté en France d'une manière curieuse, à la suite du fameux procès Billoir ; le système de charcuterie qu'il avait si habilement amélioré a été appliqué, presque de point en point, par une demi douzaine d'assassins qui n'avaient pas pu certainement inventer de pareilles horreurs : ils en avaient lu le récit dans le journal.

L'homme à l'oreille cassée avait inauguré le roman scientifique ; il n'a pas été continué, mais il sera repris. On vient, paraît-il, de faire des expériences, probablement avec des composés de curare, qui tendraient à démontrer la possibilité de suspendre l'existence, ou du moins tous ses signes apparents, pendant un temps considérable. Ce sera un moyen pour les romanciers d'utiliser les recherches de Claude Bernard sur ce poison foudroyant dont n'a trouvé de mention, jusqu'à présent, que dans les romans anglais.

Aujourd'hui que la science est à la portée de tout le monde, la responsabilité de la science a pris des proportions plus grandes ; la science est un outil puissant, qui peut être utilisé dans les deux sens. La presse qui rend de si grands services—faisons-nous au moins ce

compliment—se trouve être souvent la complice inconsciente du crime. Et pourtant, on ne peut pas abolir les faits divers.

Devant de pareilles influences, en présence de ces courants invisibles, insaisissables, incontrôlables, d'opinions et de sentiments, devant les exigences toujours croissantes de la curiosité publique à laquelle on ne doit plus rien cacher, devant cette soif de détails de la nature la plus morbide, la besogne de l'écrivain est singulièrement difficile. Il glisse invariablement sur une pente dont il connaît tout le danger, mais il ne peut résister à la force qui le pousse. Il faut donner une pâture à la curiosité du public, sans souci des conséquences. La concurrence est là, et il faut obéir à ses lois. Ce que le scrupule nous empêchera de faire, un autre le fera, à notre détriment.

Le reportage a son ambition comme la littérature. Il va sans dire qu'en pareille matière, la législation est impuissante. Tout est laissé à l'honneur et à la conscience de l'écrivain et de l'éditeur.

On observe encore, de temps à autre, des excès d'honnêteté, un dévouement incroyable à l'intérêt public, dans le silence gardé par certains journaux sur des faits de notoriété publique, et dont le récit ferait les délices des lecteurs. De ces sacrifices d'amour propre, on ne tient pas assez compte. En revanche, on ne manque pas de les tenir pour responsables de tout le mal qu'il n'ont fait souvent que malgré eux, à leur insu, et pour répondre aux demandes impérieuses de la curiosité publique.

C'est ici qu'un peu de justice trouverait un bon placement.

J.-A.-N. PROVENCHER

UNE EXCURSION DANS LE NORD

Un dédale de montagnes toutes plus belles les unes que les autres, avec des versants capables de nourrir cent mille bêtes à cornes, le tout aboutissant à des lacs sans fond ! Tel est le pays que mes compagnons et moi visitâmes la semaine dernière, en compagnie du Révd. A. Labelle, curé de St-Jérôme, l'apôtre de la colonisation qui, par son génie et avec de faibles ressources, a plus fait pour cette partie du pays que tous les gouvernements locaux qui se sont succédés depuis la confédération, avec tous les millions dont ils pouvaient disposer.

Quel homme que ce curé Labelle ! et aussi quel pays que son Nord ! Les deux sont faits l'un pour l'autre et on dirait qu'ils se comprennent.

Chacun est libre d'aller visiter ces nouvelles colonies et il en serait enchanté ; mais parcourir ces terres vierges, avec le père Labelle, lui qui a été partout, qui connaît tout, qui vous dit qu'il y aura une église là où il a déjà planté une croix que vous voyez, qui vous montre une source devant plus tard servir à approvisionner le village au moyen d'un aqueduc, qui, en un mot, vous initie aux mystères de son dada, comme le maître d'école qui, une baguette à la main, vous fait voir sur la mappe-monde les pays qu'il vous décrit, quand on a vu, dis-je, ce pays avec le curé de St-Jérôme, on en revient émerveillé, et on envie même le sort de ceux qui y sont déjà.

En effet, imaginez-vous, lecteur, faisant de la terre neuve à quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, travaillant une terre qui vous rend au centuple ce que vous lui donnez ! Vous lectrice, voyez-vous dans ce costume simple, mais dégingé de la paysanne, qui prend soin de son dix-septième enfant, gros blond, fort, vigoureux, et qui semble vouloir suivre ses frères au champ. Je dis qu'elle est heureuse cette femme. Sa maison est petite et de pitoyable apparence. C'est chaud cependant et surtout très propre : c'est canadien ! C'est là qu'est le bonheur. Ces braves gens travaillent, et même beaucoup, mais ils jouissent parce que du moment que le défrichement avance c'est la fortune qui arrive ; ils calculent que dans dix ans ils seront riches, et ils ont raison.

Ils ont aujourd'hui le bonheur d'avoir un prêtre à une distance relativement courte. Ils doivent cela au curé Labelle, comme la chapelle et la cloche ! Si vous saviez quel sentiment on éprouve en entendant cette cloche, au milieu de ces bois où depuis des siècles l'oiseau seul se faisait entendre. L'apôtre savait ce qu'il faisait pour peupler ces régions. Les colons se groupent autour de cette cloche ! J'ai entendu de braves femmes dire : " il nous manquait la chapelle, nous l'avons, nous sommes heureux ! "

Les colons, et des hommes choisis, s'il vous plaît, aiment leur sort. Ils ne voudraient pas revenir. Ils ont les moyens de vivre, et leurs enfants, quand ils seront grands, auront des terres à défricher, il y en a tant !

Il n'est pas nécessaire d'être riche pour aller s'établir dans le Nord. J'en ai vu qui une fois rendus et installés tant bien que mal, avaient justement une piastré dans leur gousset. Il y a un an de cela et aujourd'hui ils ne donneraient pas ce qu'ils ont pour cinq cents piastres !

Nous traversons des champs d'avoine où la brise fait plier les épis à quatre pouces au-dessus de ma tête ! J'ai vu des colons qui récoltaient trente minots de blé de sarrasin pour chaque minot qu'ils avaient semé. Des épis de blé-dinde d'une longueur démesurée.

Tout est beau là. Il y a des mines, des pouvoirs d'eau, des lacs pleins de poissons, des bois de gibier, une température plus belle qu'à Montréal, et au milieu de tout cela, comme un roi, vit le colon du curé Labelle, joyeux, fier, plein d'espérance et semblant prendre pitié de l'homme des villes. Il y a une chose qui m'a frappé, c'est le désintéressement de ces gens-là.

Souvent nous mangions le long des chemins, à l'ombre de quelque gros arbre. Nous étions à peine installés que nous voyions arriver des enfants nous apportant du lait, des patates chaudes, du thé même. Nous voulions les payer : " non merci ; " nous insistions " non monsieur, merci, nous vous donnons ces choses, nous ne les vendons pas ! "

N'est-ce pas que cet orgueil, que cette fierté est de bonne augure pour démontrer quelle population nous aurons dans cette région du pays ! Quel contraste avec la grande majorité des charretiers de Montréal !

Pour tout dire, le pour et le contre, je dois parler des puces ! Et quelles puces, grand Dieu, énormes et terribles ; demandez plutôt à mon ami Parent qui en a apporté pour en conserver la race. Cependant, malgré cela, j'y retournerai et j'invite tous ceux qui ont l'avantage de prendre quelques jours de vacance, à visiter une des plus belles parties du pays.

J.-G.-H. BERGERON.

L'UNIVERSITÉ-LAVAL

Une dépêche de Mgr Racine adressée à Mgr l'archevêque de Québec, annonce que l'Université-Laval a gagné sa cause. On sait qu'une commission spéciale nommée par le Saint-Père avait été chargée de la juger. Mgr Bourget et M. le sénateur Trudel représentaient devant cette commission ceux qui veulent une Université indépendante à Montréal. Mgr Racine et M. Hamel plaidaient la cause de Laval.

LA "BOITE AUX LETTRES"

(Voir gravure.)

Nous connaissons peu de sujets plus sympathiques que ceux de M. Lobrichon, peu d'œuvres plus populaires et plus répandues, par tous les moyens possibles de reproduction, que celles de cet aimable peintre de *Monsieur Bébé*. Depuis la *Hotte de Croquemitaine*, cet amusant groupe de petits criminels en larmes, jusqu'à *Devant Guignol*, cette adorable collection de bambins riant aux éclats, nous avons vu défiler aux Salons de peinture, presque toujours avec le même succès, une série des plus variées, une véritable histoire *joyes et misères des petits enfants*. Nous n'avons pu malheureusement toujours donner place à ces gracieuses pages, mais nous n'avons pas manqué, cette année, la fameuse *Boîte aux lettres*, qui tiendra si bien sa place dans la collection de M. Lobrichon.

(De l'Illustration, de Paris.)

" M. Emile Augier doit, si je suis bien informé, s'occuper d'une comédie future, mais il n'en est pas question officiellement encore, et ce n'est pas à M. Augier que les nouvellistes devront le demander.

" Il est l'homme à qui déplaît le plus toute annonce préventive et même tout renseignement donné sur sa personne.

" Un jour, il y a quelques années, un faiseur de biographies lui adresse une requête pour obtenir de lui-même des renseignements pour une notice à venir.

" M. Emile Augier lui répondit :

Monsieur,

J'ai cinquante ans. J'ai beaucoup travaillé ! Il ne m'est rien arrivé.

Bien à vous,

EMILE AUGIER.

" *Il ne m'est rien arrivé* est charmant, et la leçon passait par-dessus la tête du journaliste pour aller atteindre les prétentieux personnages qui se figurent naïvement que l'univers entier a les regards fixés sur leur chétive personnalité. Un *Au d'hier* ne me disait-il pas, en apprenant qu'il venait d'obtenir la majorité :

" —Allons ! il y a de la ressource dans ce pays ! Il sait discerner les hommes de valeur !

" De telles candeurs désarment."

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.